

COMMERÇANTS ET ARTISANS À AINHOA (Lapurdi)

Michel Duvert

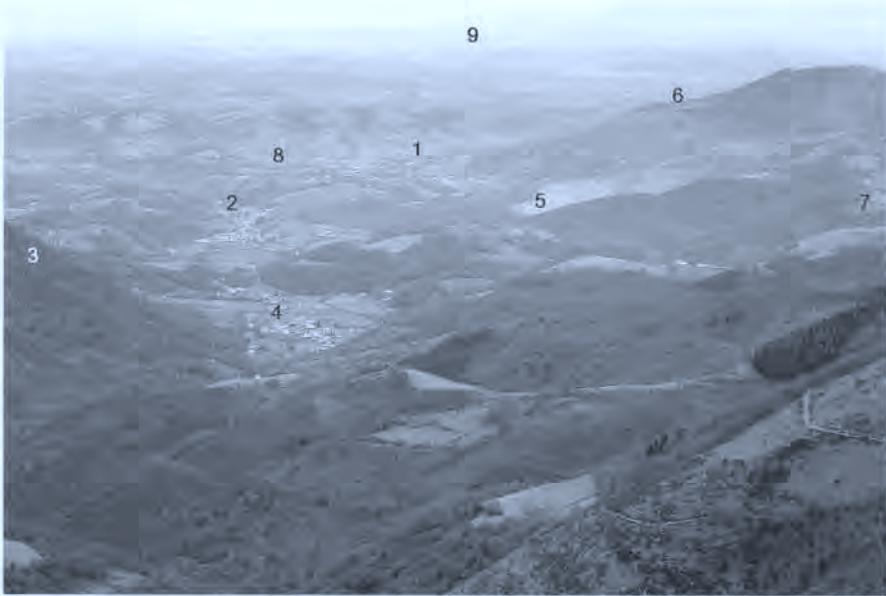
Etniker-Iparralde
Association Lauburu

Enquête ethnographique réalisée au village dans le cadre de la réalisation de *l'Atlas ethnographique de Vasconia* et mise au propre en septembre 2005¹. Texte relu par M. L. Monduteguy de Jontsoenea.

Ainhoa est un village frontalier qui prolonge le Baztan. Il est actuellement confronté à deux ensembles de problèmes:

- a) Le classique passage du monde de l'auto suffisance à celui de la société de consommation,
- b) La réorganisation des services de la douane: au lendemain de la guerre, entre 20 et trente douaniers travaillaient au village et y stationnaient dans une caserne. Toutes ces familles sont parties.
- c) Le développement spectaculaire des ventas et de la «culture des loisirs», dans le quartier Landibar qui touche Dantxarienea et donc Dantxaria. Ces commerces et ces loisirs drainent des milliers de visiteurs et donnent à karrika, le statut de route nationale (entre 5.000 et 6.000 voitures par jour le traversent en période estivale).

1. [Note de la Rédaction] El presente trabajo se ha realizado basándose en las preguntas formuladas por José Miguel de Barandiarán en la *Guía para una encuesta etnográfica. Separata del Cuaderno de Sección Antropología-Etnografía*. 3. Donostia: Eusko-Ikaskuntza-Sociedad de Estudios Vascos, 1985. Los números 1 a 26 corresponden a los apartados del Capítulo VI. Artesanía y Profesiones varias de dicha Guía.



Vue d'ensemble d'Ainhoa depuis le sommet de l'Alkurruntz (Baztan):

1 Karrika auzoa, 2 Dantxaria/Dantxarinea auzoak, 3 Flanc du mont Azkar, 4 Urdazubi, monastère San Salvador, 5 Harrobia, 6 Kaperera, 7 Xara auzoa, 8 Kanpaña, 9 Dans le fond Bayonne/Baiona.

Les commerces et des activités traditionnelles ne sont plus, de nouveaux voient le jour. Quelques uns de ces aspects traditionnels ont été étudiés par Duvert².

À l'initiative de son ancien maire, B. Saint Jean (témoin principal de cette enquête), le village a pu prétendre et a obtenu le label des «Plus beaux villages de France».

2. Autrefois les charpentiers (voir plus bas: n° 13) faisaient des véhicules de transport et des instruments pour les paysans. Ce temps est fini. La charpenterie évolue beaucoup. M. A. Ezcurra charpentier au village, a donné une longue entrevue à M[ichel]. D[uvert]; elle est publiée dans *Anuario de Eusko-Folklore*³.

4. Le forgeron (*arotza*) du village habite dans la maison Graciana. Il ferrait les animaux, réparait et faisait tous les outils en fer. Sur le devant de sa porte, côté jardin, il avait ce grand bâti en bois qui servait à maintenir les animaux, *kin-katak*.

2. [N. de la Rédac.] DUVERT, Michel. *Trois siècles de vie en montagne basque: Ainhoa*. Donostia; Baiona: Elkar, 2004.

3. [N. de la Rédac.] DUVERT, Michel. «Contribution à l'étude de la charpenterie basque traditionnelle en Iparralde: paroles de charpentiers» in *Anuario de Eusko-Folklore*, núm. 44. Ataur: Fundación José Miguel de Barandiaran, 2003-2004, pp. 197-228.

5. Pas de fabricant de joug ici. Ainhoa est proche d'Espelette, un lieu central pour les foires et marchés en Labourd (l'autre gros centre était Elizondo); les paysans pouvaient s'y rendre pour acheter divers outils et instruments.

6. Il n'y a plus de sandalier. Les anciens sandaliers (*espartine(g)ileak*) travaillaient à l'ancienne, en faisant les sandales (*espartinak*) sur le classique petit banc, comme on peut en voir un au Musée Basque de Bayonne. L'un d'eux M. Iturria était installé devant chez Opocca; l'autre était infirme, M. Dioné. Un ancien sandalier du début du XXe siècle était surnommé Espartin⁴.

7. Pas de vannerie au village; les bohémiens venaient vendre leurs productions.

8. Pas de potier ni de fabricant de récipient; les bohémiens venaient réparer les chaudrons de cuivre; ils s'installaient dehors et les martelaient.

9. Pas de fabricant de sonnailles. Actuellement les éleveurs s'approvisionnent dans les ventas; ils le faisaient aussi sur Elizondo.

10. Il n'y a pas de tailleur de pierre au village, mais il y en a dans les environs. Il existe de nombreuses carrières sur Ainhoa, Sare, Urdax et Zugarramurdi.



La rue d'Ainhoa de nos jours.

4. [N. de la Rédac.] DUVERT, Michel. «Fabrication artisanale de l'espadrille à Mauléon (Soule)» in *Anuario de Eusko-Folklore*, núm. 46. Ataur: Fundación José Miguel de Barandiaran, 2007, pp. 213-226.



Chaque maison possède un jardin en lanière qui s'étire sur son arrière.

11. Il y eut un fabricant de gourdes à Dantxaria, M. Elso. La concurrence avec la marque ZZZ était très forte. Il faisait des gourdes du pays, en cuir; elles n'étaient pas comme les navarraises.

12. De nos jours il y a un magasin de tissage mais autrefois il n'y en avait pas. Autrefois il y avait des couturières (*dendariak*) qui ne se déplaçaient pas; on leur apportait le travail à domicile.

*Extrait de Duvert (2004)*⁵: Eheilinea est le nom d'un lieu qui se trouve après **karrika** sur la route de Dantxaria, après la route des carrières, sur main droite. Là se voyaient, il y a peu de temps encore, les ruines d'un bâtiment auprès duquel se trouvait une source qui n'était à l'origine d'aucun ruisseau. Les gens d'Ainhoa venaient ici apporter leur lin afin qu'il soit transformé pour pouvoir être filé. Veyrin constate que les duranguiers (des drapiers), étaient très nombreux au village sous l'Ancien Régime. La forêt du village, riche en chênes tauzin, fournissait, à n'en pas douter, le tanin nécessaire au trempage pour que les colorants puissent «mordre». Ces ruines en sont peut-être un écho? Sur le cadastre napoléonien, section B3, Ehailenia est une maison avec 56.53 ares de terre et un petit jardin. C'est aussi le lieu-dit, évoqué plus haut, au sud du bourg, là où était la maison.

5. [N. de la Rédac.] DUVERT. *Trois siècles de vie...* op. cit., p. 24.

13. Jusque dans les années 1960 il y eut au village plusieurs métiers. Ils sont dans Karrika. Parfois le nom ou la fonction du magasin n'étaient pas connu de façon formelle. On donnait le nom de la maison où ils étaient installés (exp. plutôt que d'aller à l'épicerie on allait à telle maison). Tous ces artisans avaient du bétail, en général une ou deux vaches (les meules de fougères pour litière étaient semées dans tout le village); le lait était très important pour se nourrir.

- Trois charpentiers: MM. Pérez, Añorga et Ezcurra. Le fils de ce dernier continue.
- M. Lascube faisait les escaliers.
- Un cordonnier: M. Munduteguy, dit zapatero, dans la maison Tartea. Dans la maison Jontsoenea Sauveur Monduteguy qui était électricien, maçon et carreleur, a réparé les premiers vélos.
- Deux garagistes-réparateurs: l'un d'eux, qui réparait aussi des vélos, n'a duré que très peu de temps. L'autre garagiste est toujours en activité au bout de karrika.
- Un boulanger (*bolanjera* ou *panadero*), M. Legasa. Sa sœur tenait le magasin et faisait alimentation (chaîne «Guyenne et Gascogne»). Il y avait aussi un dépôt de pain qui faisait également épicerie et mercerie. De même Garamendia de Louhossoa venait faire des tournées, comme le fait Larralde (d'Espelette) de nos jours.
- Le «Bazar franco-espagnol» est l'ancienne boucherie Añorga; il y avait deux pompes à essence devant la porte. Avant, il faisait épicerie, mercerie et quincaillerie; il vendait des semences, etc.; (le type même de magasin que l'on appelait *botika* en Labourd). Puis il acheta, derrière son jardin, une par-



L'un de ces anciens commerces aujourd'hui disparu.

celle pour y fait l'abattoir qui allait avec sa boucherie. Avant lui il y eut un autre boucher (*buxera*), c'était Garat à Irubea; du reste les gens ont pris l'habitude d'appeler cette maison Buxeria alors qu'il n'y a plus de boucher depuis très longtemps. Dans la maison Barberena il y eut un charcutier, M. Iturria.

- Marticorena fait aussi épicerie.
- Il y avait des bars (le village abritait une bonne vingtaine de douaniers ou *guardak*).
- Deux coiffeurs (*ilepkatzaleak*): un douanier (M. Elichalde) et M. Suhas.
- Un boucher (*buxer & buxeria*), M. Añorga
- Un charcutier (*buxera*), M. Iturria.
- Xaneta Machalo était une cuisinière réputée (*kozinarria*). On l'appelait pour les repas de communion et les grandes fêtes de famille qui se tenaient dans les maisons; c'est elle qui confectionnait les repas. Elle venait aussi pour des cochonnailles (*xerihiltzea*).
- Un garagiste et un poste à essence (*posta* ou *depota* que fit aussi une autre personne mais ça n'a pas duré).
- Une scierie sur la route de Dantxaria. Elle fonctionna avec le moteur de la batteuse à blé.

Les deux derniers meuniers furent:

- M. Agirre au moulin Iriart (actuelle pisciculture) qui fut transformé pour produire de l'électricité (jusque dans les années 1950). Au début (vers 1920-30) l'électricité fut fournie par quelqu'un d'Urdax, depuis Dantxaria. Elle ne servit que pour quelque ampoule dans la rue. Puis Karrika fut desservie et enfin, le reste du village.
- M. Añorga fut le second meunier à Olatsoa.

Ces meuniers ne faisaient que de la farine de blé et de maïs.

Se sont installés au village depuis quelques temps, ou tout récemment (liste arrêtée en 2003):

- Un libraire et marchand de souvenirs.
- Un dépôt de pain et de gâteaux basques (excellents) de chez Larralde, de journaux, de cartes postales. C'est «L'air du Pays» qui fait aussi vente.
- Un magasin de Charcuterie de M. Oteiza.
- M. Larralde spécialiste en escaliers, un peu avant l'entrée de karrika.
- Un jeune du village (M. Labiano) qui prit la succession de son père et se spécialise dans les parquets.
- Deux jeunes charpentiers-peintres du village, les frères Goyenteche.
- Un jeune photographe du village, M. Jauregiberry.
- Un tout nouveau magasin vend des produits de la ferme et fait également point poste depuis que le bureau est fermé (en 2004).
- Un magasin «Cerise piment» qui vend des souvenirs et des productions pour touriste.
- Des hôtels, dont certains de grand standing.
- Des restaurants d'excellente renommée (dont un à Dantxaria).
- Un fabricant de bijoux.
- Un artisan qui fait des inclusions.



Au premier plan Kanpaña, puis Karrika et enfin l'Atsulai (l'étage des bordes) où l'on devine Kapera.

- Ces deux derniers magasins occupent l'ancienne caserne des douanes.
- Un fabricant de pain d'épice.
- Une pisciculture au Moulin Hiriart, sur la route qui va à Cherchebruit (Herburu).

Ce moulin fut transformé pour fournir de l'électricité au village comme à la carrière.

14. Pas de chasseur professionnel, mais des chasseurs ordinaires (*ihiztariak*) avec des chiens. Il y avait aussi pas mal de pêcheurs, des hommes et des enfants. Ils attrapaient des goujons (*xipak*) et des truites (*amorraïnak*).

15. Pas de pièges à loups, mais on organise parfois des battues, comme dans les villages environnants, pour se prémunir des dégâts faits par le gros gibier.

16. Il y a des maçons (*harginak*). M. Monduteguy était charpentier et maçon dans le temps; il réparait les fours à pains et refaisait les enduits d'argile. Il forgeait des pièces nécessaires à son activité uniquement. Cette famille conserve la tradition suivante: au XVIII^e siècle, un Monduteguy construisit au village des maisons de maçonnerie à au toit à 4 pentes car «c'était son goût». Son atelier était à Jontsoenea, derrière l'église.

Il y eut Evaristo Uharte qui avait fui l'Espagne de 1936; il était constructeur des digues de Fontarrabie. Cet homme très adroit, remodela largement et remon-

ta une vaste borda pour en faire l'hôtel Iturria actuel en bout de Karrika. M. Larronde de Souraïde l'avait fait débiter à la carrière.

Il y a deux carrières au village. L'une d'entre elles était à M. Saint Jean qui la vendit à Larronde, avant la dernière guerre. Pendant longtemps elle fournissait de la chaux. Elle produisit autant que la carrière communale actuelle (c'est le même filon). Aujourd'hui, elle est fermée.

Extrait de Duvert (2004)⁶: **Harrobia, arkadia, kisolabiak** sont des termes qui évoquent des activités liées à la pierre.

Aux franges du massif primaire riche en quartzite (**gatzarri**) pénétré de grès roses triassiques (**eztelarri –eztela** étant la meule à aiguïser), bordé de poudingues (**giltzuinharri**), de schistes (**buztinarri, laphitz**), des bancs de calcaire (**kisuarri, suarri...**) se prolongent vers Urdax, Zugarramurdi et Sare (où le flysch –**laphitzea**– est abondant). C'est un pays de carrières (**harrobi**), d'affleurements (**arkadi**) et de grottes (**harpe, leze**) dont beaucoup sont célèbres et visitées. Dans la partie montagnarde du village on trouve des gouffres et galeries explorés par le célèbre spéléologue N. Casteret, ainsi que tout un réseau de grottes typique du pays de Xareta. Certaines furent visitées et étudiées par J-M de Barandiaran, I. Barandiaran, etc. Des anfractuosités servirent de refuge aux animaux et de repères aux ours mais elles furent pillées par des visiteurs indéclicats.

La montagne d'Ainhoa est un ancien lieu d'exploitation de la pierre (calcaire, pierre à chaux, et marbre –**marbola**- rose qui a dû servir pour le bénitier de l'église). Jusque dans les années 1970 on comptait une trentaine d'ouvriers. Beaucoup venaient des villages voisins, il y avait une dizaine d'**ainhoar**. Avec la mécanisation, il y a seulement 10 ouvriers de nos jours.

Les sites de calcaire se développent depuis l'Harrazpi jusqu'à la carrière, Oihaneko harrobia, puis il file sur Urdax et tourne vers Sare. La chaux d'Ainhoa a toujours eu une solide réputation. Ces derniers temps elle utilisée essentiellement:

- pour fait du lait de chaux qui servait à repeindre les maisons à l'occasion de mariages, de communions...
- pour faire du mortier: certains maçons faisaient des mélanges (**masa**) d'argile, de chaux et de bouse de vache afin de retarder la prise en masse.
- pour chauler les champs, sous forme de blocs que, dans les années 1960 encore, on éparpillait sur la terre,
- pour être exportée vers les papeteries de Mimizan.

L'archive municipale du XIXe siècle nous apprend que le calcaire était mis à disposition de communes voisines (comme Saint-Pée), et ce *gratuitement*. Un siècle plus tard il va falloir *payer*, en janvier 1898, Baptiste Dolesor et Nicolas Etchevery, métayers de Novion à Saint-Pée, extraient 35 m³ de la pierre à chaux dans la forêt communale, à raison de 0,25 F le m³.

6. Ibidem, pp. 99-101.

La carrière actuelle est implantée en plein massif forestier (Fig.1 & 2), elle s'étend sur quelques 18 ha. Cette vaste exploitation de calcaire, à ciel ouvert, est dans le canton forestier Urdantegi. On concasse ses produits, on ne faisait pas de pierres de taille à Ainhoa. La carrière est exploitée de nos jours grâce à un système de bail renouvelable. Les carrières alimentaient la production de chaux.

Kisulabeak: Voici comment fonctionnaient les fours. Ce sont des sortes de cylindres posés sur un bâti, à la base desquels on charge une première couche en ménageant un vaste cône au milieu; ce sera la prise d'air. Puis on met une couche de charbon minéral que l'on allume. Alors, le matin de très bonne heure un paysan venait et continuait le chargement en alimentant charbon et pierres. On alternait les couches de charbon et de calcaire. Le four rempli, la combustion s'achève. On vide cette chaux cuite (**kisu bizia**) par le bas; les grands fours «industriels» étant pourvus de deux trappes latérales et d'un tapis roulant. On obtient deux types de chaux (**kisu**): une faite d'un mélange de poussière de charbon et de chaux; l'autre, la meilleure, faite de chaux que l'on broie, celle-là était exportée.

La chaux fut utilisée dès l'entrée du XVIII^e siècle au moins, où on lit dans les archives de ce temps: «fournée de chaux pour bonification» d'une pièce de terre. Voici un joli document qui dit bien l'activité récente de ces fours: le 22 mars 1896 Jean Soubelet sollicite la mise en activité de son four à chaux, à la borde Esponda, pour utiliser son ajonc et bonifier ses terres. Il sollicite la mise en activité comme le font beaucoup d'autres et surtout ceux qui sont proches de la forêt.

On observe encore de nombreux restes de fours à chaux, à: Barkoxkoborda, Tontorenia, Armatxaberría, Ezponda, Akitenia, à la carrière... Ils ont dû être plus nombreux et rattachés à des maisons. En 1890, Gracieuse Osacar «sollicite l'autorisation d'exploiter son four à chaux, construit sur son fonds, à distance prohibée de la forêt communale, pendant une période de cinq ans». Autre exemple: Baptiste Dolhare, propriétaire à Ainhoa, sollicite le renouvellement «d'exploiter son four à chaux situé à un rayon prohibé de la forêt communale, pendant une nouvelle période de cinq ans». Retenons ceci: un four particulier, une période d'utilisation donnée renouvelable. La mairie donne toujours son accord.

À propos de l'utilisation de la chaux, voici ce que disent les deux contrats de location de bordes du XVIII^e siècle mentionnés plus haut. Dans l'un d'eux il est stipulé qu'à Pâques prochaine le fermier fera une fournée de chaux et il l'éteindra. La patronne paye la moitié des frais occasionnés et lui donne 75 livres. Dans les deux contrats on dit que si la chaux ne brûle pas parfaitement ou s'il survient quelque accident, s'il y a des pertes et dommages, elles seront supportées par les deux parties «par moitié et égales proportions». Dans l'autre contrat, en neuf ans de location, le fermier devra faire deux épandages de chaux sur les terres louées. Bien qu'ignorant la surface des propriétés louées, la patronne semble ici plus généreuse puisqu'elle participe en lui donnant 100 livres et quatre bouviers par fournée. Retenons, outre les «arrangements», la responsabilité partagée, les incertitudes sur la technique de cuisson, l'utilisation de la chaux jusqu'à notre époque où les engrais la rendront obsolète. On notera que la chaux se faisait à Pâques, ce que confirme Barandiaran à Sare⁷.

7. [N. de la Rédac.] BARANDIARAN, José Miguel de. *Bosquejo etnográfico de Sara*. Atun: Fundación José Miguel de Barandiaran Fundazioa, 2000, pp. 184-185.

Les carrières étaient louées à des particuliers. En 1846, l'adjudication de la carrière marbrée a lieu pour trois ans, elle s'accompagne de clauses sévères: respect des arbres, maintien de l'intégrité des bornes placées par le garde-forestier, etc. En 1908, Joachim Elissague de Souraïde veut exploiter «les marbres et autres variétés de calcaire à grains fins susceptibles d'être polis, gisant dans les terrains communaux» soumis ou non au régime forestier. La mairie signe un contrat avec lui, valable 18 ans. Les clauses sont moins rigoureuses: il devra payer en fonction du m³ exploité, déchets non compris (utilisés pour la voirie). Il pourra résilier ce contrat tous les 3 ans, mais avec préavis. Le respect de «l'environnement» n'est pas mentionné.

La carrière communale a fait l'objet d'une enquête ethnographique (destinée à être publiée, avec d'autres du même genre, dans le *Bulletin du Musée Basque*). La voici: Les termes basques sont ceux utilisés sur place.

Travail de la roche

Oihaneko harrobia est le nom de la carrière actuelle du village. C'est une carrière de pierre calcaire qui se trouve dans la section C, parcelle 66 de la forêt communale d'Ainhoa.

Elle livre un calcaire gris ou blanc qui n'a jamais servi pour la pierre de taille, semble-t-il. Il était utilisé comme pierre à chaux (d'où son nom de **kisuarri**). Actuellement on le concasse et il sert pour les routes. D'après les archives dont je dispose, ce serait la seule carrière productrice de chaux du département.

Un particulier, maître-carrier à Souraïde, en eut la concession, laquelle est périodiquement renouvelable (tous les 18 ou 9 ans). La lecture des archives mon-



Harrobia, au fond l'Atxulai.

tre que ce renouvellement est rigoureusement encadré, il faisait l'objet de compromis car plusieurs intérêts étaient en jeu: ceux du village, ceux de l'Office National des Forêts (car la carrière est implantée dans la forêt du village et le Régime forestier s'y applique), du Service des Mines et des groupements protégeant la nature et les sites (le village est protégé). Jointe à une analyse effectuée en janvier 1975, la carte ci-jointe (archives personnelles) illustre cette recherche de compromis à travers les propositions formulées par l'un des services concernés.

Jusqu'en 1970, une trentaine d'ouvriers (**langileak** ou **peonak - peontza** est le travail de l'ouvrier-) étaient employés sous la direction d'un responsable ou **komisa**. La concession s'étendait alors sur 8 ha 70 a et 50 ca.

Il y avait dans le temps, avant l'extension de la carrière, deux bâtisses sur le chantier: **1)** une cantine équipée, car les ouvriers apportaient leurs gamelles et mangeaient sur place; **2)** un **etxola** pour ranger les outils qui étaient fournis par le patron.

Ces gens ne travaillaient que si le temps le permettait, alors, ils venaient sur le chantier régulièrement.

C'était une main d'œuvre locale, des gens de Sare, Saint-Pée, quelques Ainhoar et des Navarrais. L'origine sociale de cette main d'œuvre se trouvait chez les cadets. Les maîtres de maisons restaient à la terre à plein temps.

De nos jours, il y a une dizaine d'employés, le site est mécanisé, l'exploitation rationalisée. Les concasseurs sont arrivés vers les années 1955-1960; on les appelle «à la française»: **concasseura** et **broyeura**; «on est très pratique, on se fabrique un basque de chantier que tous peuvent comprendre».

De l'extraction à l'évacuation, on définit plusieurs étapes:

La première est **lekuen ezagutzea**: Les ouvriers se mettent en ligne, au sommet d'une pente. Tous fouillent la terre en ligne et en descendant. Ils le font avec des pelles rondes (**palak**) et des pioches ordinaires (**aitzurak**). Leur but étant de mettre à nu de la roche propre. La terre évacuée est rejetée vers le bas et roule sur la pente.

A partir de là il y a deux façons de faire: **1)** soit on cherche à faire de la pierre concassée; **2)** soit on veut de la pierre de taille.

L'exploitation de la carrière s'envisageait et se poursuivait sans sondage «de prévision». Tant qu'il y a de la matière on avance.

A) Concasser la pierre

Voici les étapes successives.

1. Zilatzia est la première étape: à l'aide de barres à mine (**palenkak**) les carriers (**harrobizaleak**), toujours en ligne, attaquaient la roche pour faire des sortes de terrasses étroites (**esteiak**) sur lesquelles ils se tiennent. Autrefois ils étaient tous encordés et leurs cordes étaient retenues par des piquets au sommet du front de taille (**harrobiko paretak**). Ces carriers étaient des hommes vigoureux qui avaient été choisis par le patron. Ils désagrégeaient la roche qui s'éboulait sous eux.

2. Haustia, la fragmentation: la roche éboulée était maintenant cassée à la masse (**mazoa**) au bas du front de taille. La roche mère, (**arroka**) était réduite en morceaux (**blokak**) puis en cailloux (**harriak**) et en éclats (**ezkaldak**). En poursuivant la fragmentation on obtient **le(g)arra**, le gravier puis, à la limite, du sable, **sablea**. Au cours de cette fragmentation on obtient des déchets de cailloux et de terre ou **zaborra** ainsi que de la poussière (**errauts**) qui retombe en une pellicule «sans caractère», **oaska**.

3. Berexitua/berextea, trié: les roches arrachées sont triées au bas du front de taille. Cassées à la masse, elles sont dégrossies et séparées des débris.

4. Kargatua, évacué: les blocs cassés sont chargés dans un wagonnet à bascule monté sur rails. On les charge à la main mais aussi avec un fourche aux dents assez rapprochées (les déchets s'écoulent ainsi) ou **furtxa**. Les wagonnets sont poussés jusqu'à un quai et de là, leur contenu est basculé dans un camion. On pouvait aussi ranger (**pleatzea**) les pierres sur un camion pour les emporter directement (si on les taillait).

Les pierres destinées à la taille sont chargées sur un chariot bas (**karroa**) pour les amener à l'écart sur le site où travaillent les tailleurs de pierre. Ces derniers font un choix ; ils rejettent les pierres qui ont un défaut (une veine ou **zain**), pierres que l'on appelle **harri failuak**; les pierres saines, qui sont retenues, sont dites **harri mazizuak**.

Ces aspects seront précisés sur les photos commentées plus bas à propos de la carrière d'Ascain.

B) Sous-produits et déchets:

Il y a deux sources traditionnelles permettant de s'approvisionner en sable et menus cailloux.

D'une part les particuliers pouvaient se procurer du gravier (pour les devant de maison, les cours...) dans une gravière (**grabadeia**). Ils ont pu venir se servir gratuitement et se procurer ainsi quelques charrettes de matériaux pour construire une borde, etc.

D'autre part, toutes les opérations qui se déroulent dans la carrière (concasage, taille) génèrent beaucoup de déchets que les aides nettoyaient et que les paysans pouvaient venir chercher dans le cadre de l'entretien des chemins (**malobra**). Dans chaque quartier, les maisons devaient en effet ces journées de travail au titre de l'**auzolan**. C'est ainsi qu'autrefois, ce déchet (**zaborra**) était acheminé en camion au plus près des maisons des divers quartiers de kanpaña. Les paysans l'utilisaient. En revanche, les maisons de karrika n'avaient pas à se soucier de cela, car la rue étant une voie départementale, les cantonniers s'en occupaient. Quant à la montagne c'était autre chose.

Auparavant, jusque vers les années 1959, les paysans venaient chercher ce **zaborra** à la carrière avec un tombereau (**tonberoa**), une caisse à bascule.

Front de taille (**harrobiko pareta**) où se fait l'abattage à la mine (**tiroa egin**). On recueille ainsi le tout venant, des blocs pesant jusqu'à une tonne chaque. On les amène alors à l'installation de concassage.

Au centre, installation de concassage (**harri xehatzeko makina**). En réglant les mâchoires on peut calibrer les roches broyées. Leur taille est estimée de zéro à une valeur donnée. Ainsi on passe le tout venant dans l'installation primaire où les blocs arrachés à la carrière sont convertis en cailloux de 0 à 150 mm. Ils sont alors broyés une seconde fois, dans l'installation secondaire, pour être convertis en cailloux calibrés (valeurs en mm): 0-2 pour le sable des maçons, 2-6, 6-10 et 10-14 (pour le béton, les enrobés), 14-20, 20-40 (pour les drains), 40-60, 60-150 (pour les gros drains dans les terrains marécageux). Pour les routes, selon les couches, on met 0-31.5, 0-63.5 ou 0-150. Toutes ces valeurs sont standardisées; ce qui se fait à la carrière d'Ainhoa c'est ce qui se fait ailleurs. Comme on le voit, tous ces cailloux calibrés sont évacués de l'installation, par des tapis roulants et stockés en tas.

En ce qui concerne l'euskara, hormis les termes rapportés ici, tous les autres sont improvisés, c'est du «basque de chantier».

Kargatzea (chargement du camion d'un client).

Pisatzea (pesage de son chargement et paiement).

Témoïn: M. Leizagoyen, responsable de l'exploitation de la carrière d'Ainhoa (2004).

18. Il y eut des charbonniers (*egurikatza*). Beaucoup firent du charbon de bois durant la dernière guerre.

Duvert (2004)⁸: Le village garde le souvenir des meules à charbon de bois (**ikhatzei**). Elles se trouvaient dans la forêt même, à Xara, proche du bois disponible. Les emplacements aplanis étaient soigneusement nettoyés à la pioche, on les appelle **mandioak**; ils ont laissé une trace dans la toponymie, ainsi Harrazpi **mandioa** ou **mandiua** (qui se trouve près de l'imposante masse rocheuse) et **mandiúa**. **Mandiua** désigne en fait une chaumière, les témoins disent que c'est un édifice fait de brandes et couvert de chaume où l'on mettait des mules (**mandoak**).

Dans ces **ikhatzei** on faisait les meules avec du bois de chêne tauzin, un arbre généreux qui repart de la souche, mais il est fragile. On utilisait ses branches en contrôlant ainsi sa croissance. C'est là une très ancienne pratique; dans le temps on coupait ces chênes à 2 m de hauteur environ; à partir de cette zone les branches partaient en tout sens, nombreuses et bien plus riches en glands, sans parler des pousses et feuilles tendres récoltées pour les bêtes. A la fin du XVIIIe siècle, De Froidour voyait ces chênes têtards, il parlait de «vergers de chênes».

Bien qu'il y ait des «spécialistes», beaucoup savaient faire des meules pour charbon de bois et savaient en contrôler la combustion; mais en général le charbon était fait sous la direction d'un «chef». En 1892 par exemple, Pierre Soubelet est négociant charbonnier. Il sollicite «trois places à charbon à établir dans la

8. [N. de la Rédac.] DUVERT. *Trois siècles de vie...* op. cit., pp. 103-104.

forêt communale au lieu d'exploitation de la dernière coupe extraordinaire» (autrement dit, on a fait de la place); il paye pour cela une somme à la mairie. L'archive de 1723 nous fait connaître l'un de ces hommes, Martin d'Etcheverry, il est bien qualifié de *charbonnier*.

Ils devaient avoir une solide réputation car les landais venaient en chercher, au moins dans la région, pour faire les meules de charbon de bois et en assurer la combustion, durant les périodes où c'était autorisé; ils vivaient alors dans des cabanes en planche, dans la forêt. C'était de petits métiers, ils ne devaient pas tous vivre dans l'aisance. Dans un très beau conte recueilli par Azkue, à Elbetea en Baztan, (*Le charbonnier et la mort*) l'informateur présente un charbonnier qui vit dans une cabane. Il est dans la gêne, en haillons. Il ne mange que des fèves, des **talo** et du fromage.

Au village, dans **mandioa** il y avait, outre les meules, une petite **etxola** sommaire car il fallait rester nuit et jour afin de surveiller la combustion, étouffer les éventuelles flammes. Bien des gens du village (beaucoup de **menditar**) s'impliquaient dans cette fabrication. Le charbon était descendu à l'aide de mules ou d'ânes jusqu'à la cabane forestière (édifiée en 1900). De là il était très tôt expédié par camion, «mon père a amené du charbon jusqu'au Boucau». Avant c'était des transporteurs (pas forcément du village) qui, avec les chevaux, faisaient le commerce de ce charbon à des fins domestiques. Quant aux ainhoar, ils n'en consommaient quasiment pas, étant donné qu'ils pouvaient avoir du bois de leur forêt. Pendant la dernière guerre on a refait de ce charbon au village et on l'a exporté, on en a même utilisé pour les voitures.

19. Les charpentiers réparent, couvrent les toits, réparent, etc. Autrefois ils faisaient des instruments et objets pour les paysans (des charrettes). Ils étaient menuisiers, faisaient meubles et cercueils. (Voir 2)

20. Il y eut deux électriciens (*elektrizianoak*), dans le temps, MM Mondute-guy, extrêmement adroits ils firent beaucoup d'aménagements et d'installations au village.

21. Au lendemain de la guerre on connut encore des vendeurs ambulants. Ils venaient de Sare; l'un d'eux, Bartolomeo vendait des vêtements pour le compte d'une maison de Saint Jean-de Luz.

Il y eut aussi des maquignons (*makiñonak*): Doroteo Sancinena avant guerre, puis Antonio Mihura qui fut le dernier, après guerre.

22. Avant guerre il y eut 2 à 3 maîtres d'école. L'école a toujours été publique au village. Depuis très peu de temps on y dispense cours d'euskara.

Le curé actuel, M l'abbé R. Idiart, loge au presbytère de Souraïde et l'ancien presbytère, désaffecté, fut vendu il y a peu à un ainhoar.

23. Il n'y a pas de guérisseurs. Il y avait deux médecins (*medikuak*) avant guerre: les docteurs Gréciet à Espelette et Pouyet à Sare. Maintenant il y a deux médecins au Village; les docteurs Mathière et Lafitte qui se partagent avec Sare.

Il y eut par contre des gens habiles dans la manipulation ou dans le soin à apporter aux bêtes.

24. Le dernier garde-forestier (*herriko mutila*) officia après la guerre. C'était P. Etcheverry, dit Santsun; il était chantre à l'église. Il faisait, entre autres, les saisies de chevaux (*baitu ditu pottokak*) qui entraient dans des propriétés privées. Il les amenait chez lui; on pouvait aussi amener le bête chez soi et avertir le garde-champêtre. Pour rechercher la bête il fallait dédommager pour l'herbe consommée et éventuellement payer une amende. Mais en fait on faisait des arrangements.

25. Pas d'association professionnelle. Il y eut une sorte de coopérative avant l'heure ou *sindikata*, à Peortegi (chez le maire Saint Jean, qui en avait pris l'initiative) où l'on gardait des engrais que les paysans venaient acheter.

Dans karrika se trouve le local de très active association Atxulai (nom de la montagne qui domine le village) qui fait honneur à la culture basque.

Il y avait aussi *fabrika* qui s'occupait de l'église. Ce groupe était formé par quatre familles qui portaient le dé durant les processions: MM. Saint Jean de Pehortegia, le boucher Añorga, Añorga d'Olatxo.

A Extexuria, dans karrika, il y avait l'ouvroir. C'était Serorenetxea. Les sœurs formaient les jeunes filles; le clergé y donnait des cours d'agriculture jusque dans les années 1960. Les filles venaient s'y distraire; elles jouaient au croquet; mais loin des regards des villageois. De toutes façons tous jouaient au *mus* dans les maisons ainsi qu'au truc, *trukia* (un jeu de bataille où la carte la plus forte est le 3, puis 2, 1 à 10 ... et les figures par ordre décroissant).

Les soeurs faisaient garderie d'enfant le jeudi après-midi: balançoire, et restes de la pâte à hosties pour les enfants sages. Elles s'occupaient du patronage; elles firent cantine pour les écoliers. Elles portaient les premiers soins aux blessés; elles faisaient les piqûres. Ont-elles été sages-femmes? C'est possible bien que certaines femmes au village remplissaient cet office.

À l'église elles se tenaient, côté évangile, entre les fillettes du catéchisme et les chanteuses (qui avaient fait la communion).

26. Pas de fêtes particulières sauf pour la San Blas. On cotisait, la caisse servait à indemniser la mortalité du bétail.

Sinon les fêtes étaient celles de l'église: les trois jours de Rogations, la Saint Marc, le Lundi de Pentecôte et la procession à la chapelle Notre-Dame d'Arantzazu, suivie de la messe et de la petite «romeria» (on dit *beila* actuellement); le 15 août, la procession vers la chapelle Saint Joseph (avec reposoir) et retour par Peortegi (au voisinage, de l'autre côté de la rue, se trouve un reposoir), la grand rue de Karrika et retour à l'église; la Fête Dieu.

Tout était occasion de réjouissance ou de fête: pour la sortie de la batteuse (*ogí jotzekomaxina*); le dépouillage du maïs (*artoxuritzea*); le cochon que l'on tue (*xerihiltzea*).

Septembre 2005, Merci à M. Laurent Monduteguy pour avoir relu le texte et pour les précisions apportées.

Bibliographie

BARANDIARAN, José Miguel de. *Bosquejo etnográfico de Sara*. Ataun: Fundación José Miguel de Barandiaran Fundazioa, 2000.

DUVERT, Michel. «Contribution à l'étude de la charpenterie basque traditionnelle en Iparralde: paroles de charpentiers» in *Anuario de Eusko-Folklore*, núm. 44. Ataun: Fundación José Miguel de Barandiaran, 2003-2004.

DUVERT, Michel. *Trois siècles de vie en montagne basque: Ainhoa*. Donostia; Baiona: Elkar, 2004.

DUVERT, Michel. «Fabrication artisanale de l'espadrille à Mauléon (Soule)» in *Anuario de Eusko-Folklore*, núm. 46. Ataun: Fundación José Miguel de Barandiaran, 2007.



RESUMEN

En este trabajo se ofrece una relación de los antiguos oficios y los comercios tradicionales en la localidad de Ainhoa, villa fronteriza entre el estado español y francés; analiza de un modo particular los sistemas de explotación de sus recursos naturales existentes en la comarca de Xareta donde se sitúa la localidad encuestada.

LABURPENA

Lan honetan, Ainhoako (Estatu espainolaren eta frantsesaren arteko mugan dagoen herria) lanbide zaharren eta komertzio tradizionalen zerrenda eskaintzen da; bertan, aipatutako herria hartzen duen Xareta eskualdeko baliabide naturalak usiatzeko sistema aztertzen dira bereziki.

RESUME

Ce travail propose une liste des anciens métiers et des commerces traditionnels dans la localité d'Ainhoa, bourg frontalier entre l'Espagne et la France; il analyse de façon originale le système d'exploitation des ressources naturelles existantes dans la zone de Xareta où se trouve la localité étudiée.

SUMMARY

A list of ancient trades and crafts and traditional forms of commerce in Ainhoa, a borough situated on the Franco-Spanish border. The work also includes an analysis of the systems used to work the land and exploit the natural resources in the district of Xareta, where the town surveyed is to be found.